

La chute

La sensation est grisante. Nous nous laissons tomber en arrière, défiant les lois de la gravité, en étant retenu par une simple corde. À ce moment, l'expression "la vie ne tient qu'à un fil" prend tout son sens. Je me nomme Magalie Fuchs et je viens de fêter mon dix-neuvième anniversaire. Les gens marquent toujours un certain étonnement lorsque je leurs dis que mes passions sont l'escalade et la montagne. Coincés dans leurs clichés, ils sont persuadés que les montagnards sont des hommes avec une longue barbe broussailleuse. De toute évidence je ne rentre pas dans la case avec mon physique atypique. Pour commencer, je suis une fille, ce qui est un important problème pour leurs clichés. De plus, mes nattes rousses et ma discrétion légendaire ne m'aident pas vraiment. Mais en altitude, le monde d'en bas n'existe plus. Je laisse mes angoisses au pied des dents du midi et je monte, je grimpe, j'oublie tout, je respire, j'admire cette beauté mortelle. Je trouve la vie là où beaucoup trouvent leur mort par manque d'attention. Ne croyez pas que je sois une idéaliste qui pense que la montagne ne comporte pas de danger, je le sais bien et c'est pour cette raison que j'investis mon argent dans du matériel de bonne qualité. Ma passion me vient de mon père. Autrefois nous partions ensemble faire de longs périples à travers les Alpes. Malheureusement, il a subi une opération cardiaque et toute montagne lui est déconseillée. Alors je grimpe seule, même si je sais qu'il est déconseillé de le faire. Après tout, je connaissais les risques. Du moins je le croyais...

Le vent siffle et vient fouetter mon visage. Pour un mois de juin, la température est relativement fraîche et je commence à regretter de ne pas avoir mis une couche supplémentaire. Au-dessus de ma tête, de gros nuages noirs s'amoncellent et bien qu'ils n'aient pas annoncé d'orage, je n'aime pas ça. Je n'apprécie pas vraiment ces phénomènes climatiques, surtout pas lorsque je suis pendue à un fil et le long d'une paroi presque aussi lisse que du verre. Cependant, je ne m'arrête pas car redescendre par où je suis montée est trop dangereux. Je dois arriver au sommet qui ne se trouve plus très loin. Une première goutte vient s'écraser sur l'arrête de mon nez, une seconde sur mon épaule. En une minute et trente secondes, la température chute de quinze degrés. Il devient vite impossible de monter alors j'essaye de me coller contre la paroi au maximum et j'attends. L'orage ne dure pas très longtemps mais il me laisse tremblante, grelotante. Je reprends mon ascension mais un grondement m'arrête. La montagne semble pousser des hurlements et l'adrénaline se met à couler dans mes veines. Trop concentrée sur ces bruits qui m'entourent, je ne regarde pas où je croche ma main et la corniche se brise sous mon poids. Sans possibilité de me rattraper, je tombe dans le vide. Je mets une bonne dizaine de mètres avant de réussir à bloquer ma corde de sécurité. Le fil est censé m'arrêter dans ma chute tout seul mais à cause de la pluie j'ai dû le faire moi-même. J'ai eu tellement peur que je n'ose plus lâcher mes mains de la corde. Ma respiration tremble et si je m'écoutais, je pense que j'aurais déjà fondu en larmes. Je me ressaisis, je dois faire quelque chose.

Je ne vais tout de même pas rester là des heures alors que je suis frigorifiée. De plus, tant que je suis pendue le long de la roche, je ne suis pas en réelle sécurité. Je dois trouver un moyen pour continuer à monter. Je commence par écarter un à un mes doigts. Pour être tout à fait honnête cela ne m'était jamais arrivé et je suis littéralement morte de trouille à la simple idée que ma corde ne tienne pas à nouveau. Par chance, cette fois semble être la bonne et je ne me remets pas à descendre. Ensuite, je dois absolument réussir à retrouver des prises le long de la

façade. Mes mains et mes pieds cherchent désespérément un point d'appui, en vain. Le sort semble s'acharner contre moi car je dois me trouver au seul endroit sans prises. Je ne sais vraiment pas quoi faire. Je ne peux pas m'accrocher et je ne possède pas la capacité de voler. Je n'ai plus le choix, il faut que j'appelle quelqu'un pour qu'on vienne m'aider. Je sors mon téléphone de ma sacoche. Je pousse une série de jurons, il fallait que ce soit la fois sans batterie forcément. Je me retiens de l'envoyer s'éclater contre la roche, cela ne servirait à rien et je ne suis pas sûre de me sentir mieux après. Ma seule option revient donc à attendre en espérant que quelqu'un passe. Mais combien de temps ? L'après-midi touche à sa fin et je sais que personne ne grimpera ici avant, au plus tôt, demain matin. Une larme roule sur ma joue. Pourquoi cela devait-il m'arriver à moi ? Pourquoi est-ce que je dois me retrouver suspendue à une centaine de mètres du sol ? Ma survie dépend d'un fil, un fil !! Un vent frais se lève et me fait me balancer doucement. Ces balancements me rappellent mon enfance, l'époque heureuse et innocente de ma vie. Le temps où mon principal problème était de savoir si je pouvais aller jouer chez Skye, ma meilleure amie. Mes problèmes ont commencé quand j'ai eu dix ans. Skye a déménagé et les gens ont commencé à se moquer de moi, à me ridiculiser. J'en ai beaucoup souffert. Mes parents m'avaient retiré de l'école en pensant que cela pourrait m'aider mais ma situation ne s'améliorait pas. Un jour, et je pense que je m'en rappellerais toute ma vie, mon père a décrété que je devais sortir et faire autre chose. C'est la première fois que je suis allée en montagne. La montagne m'a sauvée, c'est indéniable. J'aspire, d'ailleurs, à devenir guide de montagne comme Nicole Niquille, mon héroïne. Les gargouillements de mon ventre me tirent de mes songes. J'ai faim, mal à la tête et je suis partie pour rester là encore un bon nombre d'heures. Je me maudis de ne pas avoir emporté juste une misérable bouteille d'eau. Un déchirement me fait sursauter et lever précipitamment les yeux. Ma corde, ce fil qui me retient de ce côté du monde, vient de commencer à se déchirer. Mon premier réflexe est de me cramponner à la partie supérieure. À l'instant où la corde finit de se déchirer je manque de lâcher. Mes mains glissent mais je dois tenir. Ce n'est plus de l'adrénaline qui coule dans mes veines, la terreur a pris sa place. Je sais ce qui m'attend si le fil m'échappe : une chute mortelle de cent huitante mètres. J'étais très fière d'avoir l'entraînement pour gravir ce sommet, mais de toute évidence Montagne en a décidé autrement.

La corde me brûle les paumes. Je n'ai plus de force, je suis fatiguée et je ne vais pas tenir encore très longtemps. Inutile d'être devin pour savoir que ce jour est funeste, que ce jour est ma fin. Une pensée fugace traverse mon esprit : quand retrouvera-t-on ma dépouille et dans quel état ? Je secoue la tête, je ne dois pas y penser. Lentement mais sûrement mes mains coulissent le long de la corde. Je retarde l'instant fatidique aussi longtemps que je peux. Je m'accroche, de toutes mes forces, car ma vie en dépend mais cela ne suffit pas. Mes bras ne peuvent plus tenir et mon corps bascule dans le vide. Le vent vient caresser ma joue, comme un adulte voulant rassurer un enfant apeuré. Je ferme les yeux et, derrière mes paupières closes, je vois ma vie défiler. Au fond, j'ai eu une vie difficile mais j'ai aussi vécu de très beaux moments. J'ouvre une dernière fois les yeux. La façade de la montagne s'est parée de milles et une couleurs aux teintes orangées. Mes poumons se vident de leur air vital sous la violence du choc.

Lentement son âme se détache de son enveloppe corporelle et ses yeux perdirent leur éclat.

Les gens s'entassent dans la petite église de Collombey. Une grande partie reste debout car il manque de la place. Certains se mouchent bruyamment, d'autres s'essuient plus discrètement

les yeux. Sa famille, ses amis, ses connaissances, ses professeurs, tous ont tenu à être présent. L'air semble s'alourdir à chaque seconde et la transpiration vient se mêler aux larmes silencieuses de la jeune femme assise au premier rang. Son regard ne peut pas se détacher du cercueil en bois d'ébène placé au centre du cœur. Il y a trois jours, son père l'a appelée pour lui dire que sa petite sœur avait eu un accident, pour lui dire que c'était terminé. Elle a hurlé jusqu'à en perdre sa voix, sur cette plage normande. Elle se trouvait en Normandie quand son monde a arrêté de tourner. Aujourd'hui, il est détruit. Il ne reste que des décombres de sa vie d'avant. Toute l'église se lève comme un seul homme à l'entrée du prêtre. En tournant la tête, son regard croise ses yeux noisette et un petit sourire triste se dessine sur ses lèvres. L'homme la salue d'un simple mouvement de la main avant de se détourner pour dissimuler son chagrin. Elle respire profondément et se force à écouter mais la douleur est insupportable. Elle a l'impression que toutes ses cellules vont éclater, qu'elle va imploser. Elle se lève précipitamment et sort du bâtiment. Ses talons claquent sur le parvis de l'église, elle fait les cent pas tel un lion en cage. Une main vient se poser au creux de ses reins, la faisant sursauter. Cependant elle sait que c'est lui alors elle se laisse tomber dans ses bras. Des sanglots déchirants s'échappent de sa bouche sans qu'elle n'arrive à les retenir. Comment pourra-t-elle vivre maintenant ? Où trouvera-t-elle la force de recoller les morceaux ? L'homme dessine de lents cercles dans son dos, attendant patiemment qu'elle se calme. Peu à peu elle retrouve sa respiration et ses sanglots se tarissent. Il parle d'une voix douce :

- Regarde.

Au-dessus d'eux, le ciel prend de sublimes tons orangés. Il s'agit sûrement d'un dernier hommage de Montagne.